

LES GENRES LITTÉRAIRES EN PHILOSOPHIE

Author(s): Julian MARIAS

Source: *Revue Internationale de Philosophie*, Vol. 23, No. 90 (4) (1969), pp. 495-508

Published by: Revue Internationale de Philosophie

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/23940792>

Accessed: 06-10-2016 19:36 UTC

REFERENCES

Linked references are available on JSTOR for this article:

http://www.jstor.org/stable/23940792?seq=1&cid=pdf-reference#references_tab_contents

You may need to log in to JSTOR to access the linked references.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://about.jstor.org/terms>



Revue Internationale de Philosophie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue Internationale de Philosophie*

LES GENRES LITTÉRAIRES EN PHILOSOPHIE

par Julian MARIAS (*)

I

On parle trop volontiers des genres littéraires comme de formes vides dans lesquelles on « verserait » la philosophie. Dans une étude sur *Le roman comme méthode de connaissance* ⁽¹⁾, j'ai observé que cette image triviale est dangereuse, parce qu'elle suppose entre la philosophie et son genre littéraire une relation analogue à celle qui existe entre le liquide et le récipient, c'est-à-dire la préexistence préalable de l'un et de l'autre, leur indépendance l'un à l'égard de l'autre. La réalité est toute différente : une philosophie s'exprime et, par conséquent, se réalise pleinement, dans un certain genre littéraire ; avant cette expression, elle existait seulement comme intention et comme effort pour être. La philosophie se trouve donc intrinsèquement liée au genre littéraire, dans lequel elle ne se « verse » pas, mais, pour mieux dire, dans lequel elle s'incarne.

En réalité, le plus souvent, la philosophie se contente des formes littéraires en usage, qui s'adaptent tant bien que mal à son besoin intérieur. La philosophie a rarement inventé ses propres formes, non pas tellement par manque d'imagination de la part des philosophes créateurs qu'à cause du système des pressions sociales qui s'exercent sur eux ; dans une certaine mesure, l'inauthenticité fréquente de l'expression littéraire de la philosophie a été une défense — nous dirions volontiers, en termes bien opportuns de tauromachie : une porte de sortie (*un burladero*) — pour cacher sa radicale nouveauté. Ceci, d'ailleurs, poserait une question sur ce que chaque époque met sous le mot : philosophie. Il serait bien curieux de considérer ce que j'appelle la *biographie de la philosophie*,

(*) Traduction Alain Guy (Toulouse).

(1) Étude publiée par l'Université Nationale de Colombie, dans mon livre *El existencialismo en España*, Bogota, 1953.

c'est-à-dire l'histoire de ce en quoi a consisté successivement, au cours des âges, ce qu'on appelle faire de la philosophie ⁽²⁾.

Il faut noter que la lecture ne fait pas toujours ressortir la particularité des genres littéraires. Je vais m'expliquer : le lecteur d'une époque quelconque, par exemple, de la nôtre, lit tous les textes philosophiques *de la même manière*, c'est-à-dire du point de vue de ce qu'il entend, quant à *lui*, par philosophie. Dans n'importe quelle forme littéraire, il cherche ces éléments qui répondent à son attente normale devant un écrit philosophique et il fait abstraction des autres éléments ou il les relègue à un second plan, bien que peut-être ils aient été les plus importants pour leur auteur. Par exemple, le lecteur « prosifie » le poème présocratique ou s'attache à dégager du dialogue platonicien les thèses doctrinales qui s'expriment ou qui se formulent à travers lui. C'est seulement à un regard historique perspicace et très averti que les textes du passé se présentent sous leur forme propre et originaire. Pour citer l'exemple le plus clair et le plus extrême, pensons à la réduction formelle de la philosophie tout entière qu'accomplit un exposé scolastique de son contenu ou, encore plus, l'utilisation et la discussion de la philosophie dans un livre relevant de cette orientation. L'attention du lecteur va droit aux points qui, à son propre point de vue, sont « émergents », et les autres points demeurent omis ; autrement dit, le lecteur dépouille de sa forme le texte qu'il a devant lui et il projette sur lui un schème qui est étranger à ce texte ; il lui impose ainsi, par conséquent, un « genre littéraire » qu'il n'a jamais eu. Eh bien !, si l'incarnation littéraire est essentielle à l'œuvre philosophique, cette lecture est une adultération radicale de son contenu.

On dira peut-être que, pour une compréhension *historique* ou *sociologique* du texte en question, la critique d'une telle lecture est valable ; mais ce qui importe, c'est uniquement la *vérité* ou la fausseté du texte, autrement dit : sa réduction à des « thèses », à des énoncés ou à des *statements* — et j'emploie cette pluralité de termes parce qu'une attitude analogue a coutume d'être prise à partir d'observances très diverses.

A ceci nous opposerons que la *vérité* n'est, en aucune manière, indépendante des genres littéraires ni indifférente à leur égard :

(2) J'ai posé cette question dans divers travaux, réunis sous ce titre dans mon livre *Biografía de la filosofía* (Émecé, Buenos Aires, 1954).

l'Église catholique le reconnaît à bon droit, lorsqu'elle observe que la vérité ou l'inerrance de l'Écriture n'est pas « homogène », mais que chaque livre possède la vérité propre à son genre. Penser que ce qui importe dans le *Poème* de Parménide, c'est seulement la thèse selon laquelle l'étant est un et croire que le voyage en char est sans importance, ou encore penser que ce qu'il y a de « philosophique » dans le *Phèdre* de Platon, c'est la définition de l'âme comme l'*auto-kineton*, c'est-à-dire comme ce qui se meut soi-même, et croire que l'on peut faire abstraction du mythe des chevaux ailés, c'est ignorer ce qu'ont pensé Parménide et Platon et ignorer, du même coup, la signification même du mot « vérité ». Dans un vieux travail que j'ai écrit pendant mon adolescence, j'ai montré comment le sens de l'argument ontologique dépend essentiellement de cet « insensé » ou *insipiens* complètement oublié, auquel on ne fait pas attention, alors qu'on examine en fonction de la logique si le raisonnement de saint Anselme « est concluant » ou non, sans même songer à se demander par où il *commence* réellement et, par conséquent, à se demander, *avant toute autre chose, de quoi il s'agit* ⁽³⁾.

Tout cela montre, à la fois, la portée et la difficulté de notre question. Son intérêt ne se limite pas d'abord au passé : nous ne pouvons comprendre totalement les philosophies d'aujourd'hui sans considérer les genres littéraires dont elles se revêtent.

Sa difficulté, d'autre part, parce que nous devons faire une énergique violence à nos habitudes mentales afin de faire apparaître devant nous, dans leur particularité originelle, les genres littéraires des philosophies du passé, car nous ne savons pas, de science certaine, quels ont été ces genres, moins encore en quoi chacun d'eux a consisté en toute rigueur.

Avant tout, combien y a-t-il eu, jusqu'à notre époque, de genres littéraires en philosophie ? Même si nous nous bornons à la philosophie occidentale, la réponse n'est point facile. Nous courons, en effet, le risque de regarder ces genres littéraires *du dehors* et de nous en tenir à certaines de leurs caractéristiques très schématiques qui peuvent fort bien ne pas être essentielles. Par exemple, le fait que le *Théétète* et les *Three dialogues between Hylas and Philonous* soient des dialogues entre plusieurs interlocuteurs permettra-t-il d'affirmer

(3) *San Anselmo y el insensato*, Madrid, 1944, 2^e édition, 1954. L'essai qui donne son titre à ce volume fut publié en 1935.

que ces deux œuvres appartiennent au même genre littéraire ? Pourrons-nous placer dans le même genre littéraire les *Confessions* de saint Augustin et le *Discours de la Méthode*, attendu que ces deux livres sont des autobiographies ? Le caractère de « traités », qu'ils possèdent tous trois, autorise-t-il l'identification, en ce qui concerne leur genre littéraire, de l'*Éthique à Nicomaque*, de l'*Éthique* de Spinoza et de la *Wissenschaft der Logik* de Hegel ?

Tout cela, sans compter qu'il faut distinguer entre les genres littéraires originels ou authentiques et leurs imitations ; distinction d'ailleurs insuffisante, car à certains moments de l'histoire, le genre littéraire choisi par la philosophie n'est pas autre chose que *l'imitation*.

Je n'étudie pas ici le problème dans son ensemble, mais seulement dans ce qui touche aux difficultés de la philosophie du xx^e siècle ; c'est pourquoi il ne faut pas attendre une énumération rigoureuse ni exhaustive des genres littéraires philosophiques ; il suffira de pointer, dans un ordre approximativement chronologique, une série de formes sans équivoque, dont le seul énoncé montrera clairement en quoi consiste notre problème concret :

- 1) Poème présocratique.
- 2) Prose présocratique ⁽⁴⁾.
- 3) *Logos* ou discours sophistique.
- 4) Dialogue socratico-platonicien.
- 5) *Pragmateia* ou *akroasis* aristotélicienne.
- 6) Dissertation stoïcienne ⁽⁵⁾.
- 7) Méditation chrétienne (saint Augustin, saint Bernard).
- 8) Commentaire scolastique (musulman, juif ou chrétien).
- 9) *Quaestio*.
- 10) *Summa*.
- 11) Autobiographie (Descartes).
- 12) Traité.
- 13) *Essay* ⁽⁶⁾.
- 14) Système comme genre littéraire (idéalisme allemand).

(4) Sur la différence entre les poèmes et les écrits en prose chez les Présocratiques, voir Ortega y Gasset, *Stücke aus einer « Geburt der Philosophie »*, Hommage à Jaspers, 1953.

(5) L'œuvre de Marc-Aurèle devrait-elle être inscrite parmi les dissertations ou est-elle une « méditation » ? Rappelons-nous les hésitations qu'on éprouve à traduire son titre *Eis Hæuton : A soi-même, Réflexions, Méditations, Soliloques*.

(6) Forme intentionnellement énoncée en anglais, parce qu'il s'agit du genre littéraire britannique depuis Bacon ; les autres philosophes — comme Leibniz — sont contaminés par les Anglais ; et tout le xviii^e siècle en fait autant.

Ce tableau appelle d'abord une question générale : à quoi répondent les genres littéraires en philosophie et qu'est-ce qui les détermine ?

La première chose dont il faut tenir compte est évidemment ce que le philosophe veut dire et ceci en pensant au sens que sa parole recevra dans l'esprit de son lecteur.

Laissons de côté les présocratiques, parce que, comme la philosophie débute avec eux, le problème de leur genre littéraire rentre dans un autre problème, préalable et plus profond, celui de leur genre de « penser » et, plus encore, de leur genre de « faire » humains. Si l'on compare le dialogue platonicien avec un commentaire médiéval, la différence saute aux yeux : dans le premier cas, ce que dit Platon est *ce qu'il est en train de voir* ; pour parler avec plus de rigueur, ce qu'il exprime, c'est sa vision même, puisque la philosophie ne peut pas être exposée, comme il le dit dans la Lettre VII ; le commentaire médiéval, par exemple un commentaire aristotélicien, qu'il soit d'Averroès ou de saint Thomas d'Aquin, vise à exposer une philosophie qui est là, existante et toute faite, à l'expliquer et, si l'on veut, à l'épurer et à la compléter. La *meditatio* chrétienne, d'autre part, raconte un itinéraire, parcouru en personne par le philosophe, mais, et ceci est essentiel, susceptible, en principe, d'être parcouru également par le lecteur, dont le rôle est d'*assister* à cet itinéraire et de le refaire ainsi pour son propre compte. Si, de là, nous passons à l'*essay* anglais du xvii^e siècle, ce que celui-ci cherche à exprimer, c'est le résultat d'une investigation particulière, sur un thème *choisi* et avec une méthode propre : les résultats et le procédé se trouvent *communiqués* à la fois. Observons la forme significative des titres : *An Essay « concerning » human understanding*, ou encore l'arbitraire prolixité de la *Siris* de Berkeley. Dans le système idéaliste allemand, ce qui est dit doit être la clef du réel, dans son intégrité, tel qu'il se réalise et s'actualise dans l'esprit du philosophe ; cela conditionne les genres littéraires et se reflète dans les titres : songeons au parallélisme des trois *Critiques* kantienne, à la répétition chez Fichte du même propos total dans les versions successives de la *Théorie de la Science*, au fait que l'*Histoire de la philosophie* de Hegel aboutit à un point culminant, un « Résultat » qui la clôt et qui n'est pas autre chose que Hegel en personne. Bien qu'une analyse minutieuse de ce qu'ont *cherché à dire* tous et chacun des genres littéraires de la philosophie soit une entreprise tentante, ces allusions pourront, je l'espère, suffire à éclairer le sujet.

En second lieu, le genre littéraire est conditionné par le lecteur. *A qui s'adresse le livre de philosophie et que prétend-il si l'on considère celui à qui il s'adresse ?* Telle est la double question, dont les deux volets sont inséparables. Évidemment, le fait matériel que les livres, depuis la fin du xv^e siècle, s'impriment, altère à la racine la situation et, par conséquent, entraîne des répercussions sur tous les genres littéraires. Il est clair qu'après l'imprimerie on continua à pratiquer les mêmes types de livres qu'auparavant ; mais ce fut pour la même raison par laquelle les automobiles primitives ressemblaient étrangement aux voitures à chevaux, avec les chevaux en moins : car les choses, au cours de l'Histoire, sont longues à survenir. Mais dès qu'apparut le moteur à explosion, l'automobile était déjà là et dès Gutenberg on en avait fini avec la structure du livre ancien et médiéval : la manifestation des formes nouvelles n'était qu'une question de temps. Le discours sophistique ne s'écrit pas ; sans doute, il peut l'être, mais pour être lu à voix haute ou pour être récité ; la *quaestio* scolastique est, en principe, destinée à un groupe d'étudiants ; le livre de Leibniz, de Clarke ou de Locke est écrit pour un public *dispersé* de lecteurs, qui appartiennent à une minorité internationale, les *scholars*, les *Gelehrte*, les savants : le public, par exemple, des *Acta eruditorum*. Si l'on prend deux types de livres intrinsèquement liés à l'enseignement, comme l'*akroasis* d'Aristote et le *Lehrbuch* du professeur allemand de 1880, nous voyons qu'en un certain sens, ils sont justement tout l'opposé : le livre d'Aristote surgit de l'enseignement, il est le *résultat* de l'enseignement, de ce que nous pourrions appeler « l'investigation scolaire » ; le manuel allemand est fait pour l'enseignement et si nous devons le situer au sein d'un des systèmes que l'on nommait élégamment, il y a trente ans, des « ontologies régionales », il faudrait dire qu'il existe seulement dans le *monde des objets académiques*.

Mais il ne suffit pas de savoir *combien* il y a de lecteurs d'un livre philosophique et *quels* ils sont : il nous manque encore de savoir ce que prétend le livre à leur égard. Les différences ne sont pas minces. Le poème de Parménide se propose de nous conduire au caractère ultime du réel, de dévoiler la condition radicale de ce qui existe et qui réside dans la consistance ou l'être ; la dissertation de Sénèque ne tend à rien de semblable, mais cherche plutôt à dispenser la sécurité et l'accord à l'âme du lecteur, à le reconforter dans sa marche, à l'aider à vivre ; si le poème de Parménide est le viol de la réalité par l'intelligence de l'homme, la dissertation de

Sénèque est un viatique : peut-on rencontrer deux choses plus différentes l'une de l'autre ? Tandis qu'Aristote se propose d'examiner *pourquoi* toutes les choses sont comme elles le sont, Descartes raconte sa vie afin de montrer que son naufrage intellectuel était nécessaire, qu'il était la condition même de l'arrivée à une terre ferme, là où la création tout entière va livrer prodigieusement son secret et, du même coup, ses forces et ses secours. Il ne serait pas difficile d'extraire la visée ultime de chaque genre littéraire du passé philosophique.

Tout cela, cependant, ne suffit pas. Il manque le plus important, la racine même du genre littéraire ; ce qu'il y a, bien sûr, de plus difficile à découvrir : *qu'est-ce qui définit le genre littéraire ?* La délimitation d'un certain champ intellectuel, d'une portion déterminée du *globus intellectualis*, ou bien encore la décision concernant un certain « mouvement mental » que le livre philosophique va suivre, de quoi dépendent-elles ? Peut-être de la limitation de l'horizon du philosophe, comme c'est le cas dans toute pensée archaïque. Peut-être d'une pression extra-philosophique, relevant de la religion, de la science, du prestige, qui s'exerce sur le philosophe : imaginons la situation de saint Augustin quand il écrit : *Deum et animam scire cupio* ; ou encore celle d'Averroès, face à Aristote ; ou aussi celle d'Auguste Comte, écrasé par la science de la nature de son temps. Il est également possible que le genre littéraire définisse une pression sociale, par exemple une forme de vie intellectuelle et de vie enseignante, qui explique les *Sommes* médiévales. Ou peut-être le genre littéraire est-il défini par la pure volonté du philosophe, en tant que créateur imposant au réel (nous ne disons pas à la spéculation sur le réel) la structure de sa propre pensée. Ou encore, n'omettons pas ce cas, le genre littéraire peut être défini, purement et simplement, par des exigences de l'édition : la nécessité que le livre soit suffisamment attrayant pour intéresser des milliers de lecteurs et, par conséquent, un éditeur, ou qu'il soit suffisamment pédant pour émouvoir le Comité de lecture d'une Fondation et pour obtenir une *fellowship* ou une subvention pour être imprimé ; il y a aussi le désir d'être élu comme membre d'une Académie.

C'est seulement quand de telles questions sont suffisamment éclaircies que nous pouvons savoir à quoi nous en tenir au sujet des genres littéraires de la philosophie. Mais cela demanderait tout un livre et un livre qui ne soit ni très court ni très facile.

Pour l'instant essayons simplement de voir l'actualité de la question.

II

Revenons au tableau des divers genres jusqu'à l'idéalisme allemand : alors s'ouvre, nous semble-t-il, une crise des genres littéraires dans la communication de la philosophie ; très concrètement, ce qui commence c'est l'histoire d'une série de tentations.

L'idéalisme allemand, tout spécialement avec Hegel et Schelling, signifie le triomphe de l'Université dans la société européenne. Surtout après la fondation de l'Université de Berlin ; cette dernière irradie de façon extraordinaire sur la Prusse, sur toute l'Allemagne et ensuite, sur l'Europe presque tout entière ; et cette irradiation est principalement philosophique. Le philosophe va ainsi se transformer en *professeur* : on ne comprend pas la philosophie du XIX^e siècle si l'on ne voit pas bien jusqu'à quel point elle est déterminée, dans son contenu et dans ses valorisations, par la prédominance du professeur universitaire : la péjorative qualification de *philosophie de la chaire* (*Kathedersphilosophie*), que l'on forge à cette époque, exprime la réaction d'une minorité contre cette prépondérance.

La conséquence ne se fait pas attendre : la communication de la philosophie se trouve contaminée par la tentation de *l'enseignement*. On avait, certes, vu cela à d'autres époques mais il s'agissait de formes d'enseignement bien différentes. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'enseignement est toujours une réalité secondaire et dérivée, qui suppose l'existence préalable de la philosophie que l'on va enseigner. Les formes d'enseignement transvasent un contenu, déjà donné, dans des formes littéraires qui, de ce fait, semblent être philosophiquement inauthentiques. Telle fut la première tentation qui domina presque tout le XIX^e siècle et qui a subsisté jusqu'à nous. La seconde tentation, qui interfère avec elle, est celle de la *science*. Elle coïncide approximativement avec la dernière phase de l'idéalisme allemand et elle est une des causes de sa dissolution. La philosophie cherche à se mettre au pas de la science, cherche à être une science — « passagère attaque de modestie », dit Ortega. La philosophie veut apparaître comme une *discipline scientifique* parmi les autres disciplines scientifiques, comme une discipline qui occupe la place qui lui revient dans les programmes universitaires. C'est

une spécialité, un « Fach », dont la particularité réside seulement dans ses thèmes et dans ses contenus doctrinaux ; l'idée que le livre de philosophie soit différent du livre d'histoire, de psychologie ou de biologie, *en tant que livre*, aurait paru le comble de l'impertinence.

Et ce furent seulement, en effet, les impertinents qui s'enhardirent jusqu'à en juger ainsi. Qui donc ? Les *déclassés* de la philosophie, les francs-tireurs, les non-conformistes ; en d'autres termes, ceux qui n'étaient pas professeurs universitaires ou qui l'étaient à un très faible degré : Maine de Biran, Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche, Comte, dans une certaine mesure, aussi, mais partiellement, d'abord parce qu'il était dominé par l'esprit scientifique (sauf à la fin de sa vie, lorsque son génial *Système de politique positive* scandalisa son fidèle, mais opaque Littré, plus papiste que le Pape, plus comtien que Comte lui-même) et parce que, bien qu'il n'ait pas été professeur titulaire, il a toujours ardemment désiré l'être.

Alors commence la troisième tentation : la *littérature*. On essaye alors des genres nouveaux : journaux intimes ⁽⁷⁾ ; divers modes d'exhibition de l'intimité, aphorismes. On voit surgir les titres frappants, vraiment littéraires : *Ou bien ou bien* (plus littéralement et plus énergiquement : *Ou-ou, Enten-Eller*), *Le Concept d'angoisse, Traité du désespoir, L'instant, Miettes philosophiques, Post-scriptum final non-scientifique* (notons-le bien : *non-scientifique*) *aux miettes philosophiques, Le monde comme volonté et comme représentation, Humain, trop humain, Ainsi parlait Zarathoustra, Par-delà le bien et le mal, ...*

On ne saurait mettre en doute que cette influence littéraire ait été féconde et qu'elle ait rendu à la philosophie une forme propice à l'expression de l'intériorité : inadéquate, en définitive inauthentique sans doute, mais en fin de compte une forme. Du freinage exercé par cette poussée littéraire sur la tentation scientifique des œuvres aussi hésitantes quant à leur genre littéraire, mais aussi savoureuses, que celles de Dilthey, James et Bergson : si nous les comparons avec celles de Wundt et de Spencer, nous voyons où était le péril et comment la tentation littéraire, avec tous ses risques, fut un traitement d'urgence quand la philosophie perdait son sang en abondance.

Nous parvenons, de la sorte, à notre époque, où la crise s'est à tel point accentuée qu'à mon avis, ce qui freine aujourd'hui le plus

(7) Voir : Alain GIRARD, *Le journal intime et la notion de personne*, Paris, P.U.F., 1963.

le développement de la philosophie, ce qui interrompt la maturation de pensées par ailleurs puissantes, c'est la perplexité quant au genre littéraire.

Il faudrait distinguer, au sein de la bibliographie philosophique contemporaine, quatre groupes d'auteurs et de livres :

1) Ceux qui, parce qu'ils se trouvent liés à une tradition passée qu'ils acceptent comme valide, considèrent le problème comme résolu et retombent dans les genres littéraires reçus.

2) Ceux qui traitent des questions très précises, marginales quant au problème philosophique en tant que tel et liées à la science positive ; ils restent fidèles à la forme d'exposé « scientifique » en usage durant les dernières cinquante années dans beaucoup de disciplines ; tel est le cas des logiciens symbolistes ou des logisticiens, de la plupart des phénoménologues dans la mesure où ils effectuent des recherches particulières.

3) Ceux qui, par une immersion très profonde dans la fonction enseignante, s'en tiennent au « traité » traditionnel, quelles que soient les innovations de leur contenu : comme, par exemple, Nicolai Hartmann.

4) Ceux qui se sont posé le problème de la philosophie elle-même et qui, pour cela, sont à la fois créateurs et pleinement actuels. Naturellement, ce quatrième groupe est celui qui nous intéresse, parce que c'est chez lui qui se pose réellement le problème des genres littéraires.

Nul n'ignore la difficulté avec laquelle se débattent les philosophes les plus représentatifs de notre temps. Rappelons-nous les vicissitudes de la phénoménologie, dès qu'elle atteint son plein épanouissement. Les *Recherches logiques* sont à peine un livre : ce sont une série d'études particulières, mais d'intentions convergentes, dont Husserl avait pleine conscience qu'elles étaient « déficientes » en tant qu'« écrit », comme il l'avoue clairement dans la seconde édition. Quant à la théorie de la phénoménologie, on ne doit pas oublier qu'Husserl ne publia de son vivant que le premier tome des *Idées* ; qu'il y a chez lui une évidente indécision à l'égard de la forme de ses livres, comme, par exemple, dans son ouvrage posthume *Erfahrung und Urteil* ; et, surtout, que les quarante-cinq mille pages tachygraphiées que renferment les Archives Husserl, en tant que legs *post mortem*, sont le plus grand témoignage de l'impossibilité

où l'on se trouve de réduire une doctrine philosophique en *livres vraiment achevés*.

Si, de Husserl, on passe à Max Scheler, quoique ce dernier soit remarquablement doué comme écrivain (et quoiqu'il soit aussi le maître des écrivains, en un certain sens, mais non pas dans le sens qui nous importerait ici), c'est un fait qu'il n'a pas laissé un seul livre qui se suffise à lui tout seul. C'est uniquement dans la mesure où il versa, c'est vraiment le mot qui convient, sa pensée dans des formes reçues (*Éthique*) ou dans la mesure où il la formula de façon fragmentaire dans de brillants essais (*Le ressentiment dans la morale, Repentir et renaissance*), qu'il parvient à une forme littérairement normale. Si, d'autre part, on veut un exemple de ce qu'est un livre philosophique littéralement avorté, il suffit de citer *De l'éternel chez l'homme*.

Quant à Heidegger, les choses sont chez lui encore plus compliquées. Il n'y a pas de doute qu'Heidegger est un remarquable écrivain, d'un extraordinaire talent littéraire et, plus particulièrement, poétique. Cependant, si nous prenons au sérieux le terme de « livre », Heidegger n'en a jamais écrit que la moitié d'un : la première partie de *Sein und Zeit*. Ensuite, il n'a composé que de brefs opuscules : il a procédé à une étude de structure formaliste et imposée par le thème traité, *Kant et le problème de la métaphysique* ; puis il a donné une *Introduction à la métaphysique*, qui n'est pas un livre, mais une série d'investigations liées les unes aux autres, sur la couverture de laquelle, en dessous de l'annonce d'une nouvelle édition de *Sein und Zeit*, on renonce au second tome qui avait été promis : *ein zweiter Band erscheint nicht*.

Du reste, si nous nous en tenons à ce demi-ouvrage, la conclusion n'est pas très encourageante. Heidegger y a réalisé un formidable labeur de rénovation du langage ; mais, en ce qui touche à sa structure, c'est-à-dire comme genre littéraire, au sens strict du terme, *Sein und Zeit* s'en tient à la forme traditionnelle des recherches, plus ou moins scolaires, du groupe phénoménologique ; sans doute ce qui a influé sur cette façon de procéder, c'est la publication initiale de *Sein und Zeit* dans le *Jahrbuch* de Husserl et aussi le fait que cette œuvre est issue de cours universitaires : le fait demeure que *Sein und Zeit* a peu innové, à ce point de vue. D'autre part, bien que la génialité de Heidegger se manifeste aussi dans la manière dont il s'exprime, on ne peut pas dire cependant que celle-ci soit réussie. La constante violence qu'il fait subir à l'allemand, son étymologisme

à outrance, le lien excessif de sa philosophie avec la langue dans laquelle il écrit, au point que son œuvre est rigoureusement intraduisible, tout cela fait probablement de Heidegger l'exemple-type de la crise des genres littéraires aujourd'hui.

S'agirait-il d'une certaine gaucherie littéraire propre aux Germaniques ? Pourtant, si nous passons au pays par excellence de la littérature, à la France, la situation n'est pas foncièrement différente. En premier lieu, le fait académique qu'une partie très importante de la production philosophique française soit constituée par les thèses de doctorat invalide les trois-quarts du talent littéraire des Français. Les thèses françaises ont coutume d'être solides, utiles et même admirables ; en revanche, ce ne sont pas de vrais livres, et l'énorme effort qu'elles supposent consomme souvent ce qu'avait de meilleur la capacité de leurs auteurs. Toutefois, en France, les thèses ne sont pas tout. Nous avons deux exemples de philosophes indépendants, peu ou nullement professeurs et qui, en outre, sont des écrivains et même de grands écrivains, de véritables *hommes de lettres* : Gabriel Marcel et Jean-Paul Sartre. Or, nous découvrons que le premier de ces deux hommes n'a écrit, jusqu'à présent, aucun *livre* de philosophie. Le *Journal métaphysique* manque volontairement de structure ; les autres ouvrages, sauf *Le Mystère de l'être*, sont des collections d'articles ; et, précisément, *Le Mystère de l'être*, qui est le meilleur de tous, est un cours, deux séries des *Gifford Lectures*, dans lequel la structure imposée par les leçons confère un cadre à la sinueuse, fine et suggestive méditation de Gabriel Marcel, fidèle aux nuances et aux discontinuités du réel, mais jamais incarnée jusqu'à présent dans une expression littéraire adéquate. A moins que l'on ne pense que celle-ci se trouve dans le théâtre de Marcel, mais c'est là une question délicate, qui ne peut être traitée en passant. Quant à Sartre, son unique *livre* de philosophie, *L'Être et le Néant*, bien que rempli de passages marqués au coin d'un véritable talent littéraire, est excessivement long et surtout sans forme aucune en tant que livre. *L'Être et le Néant* pourrait justement servir d'exemple de ce que ne peut pas être un livre de philosophie au milieu du xx^e siècle.

Si nous regardons la pensée anglo-saxonne, nous constatons ceci : ce qu'il y a de meilleur dans la pensée britannique et américaine actuelle, ce sont des investigations très concrètes, spécialement sur des thèmes logiques ou épistémologiques dont on ne pourrait attendre aucune innovation dans les genres littéraires ;

d'autre part, la rénovation qui, à mon avis, est en train de commencer à se produire dans l'idée du livre aux États-Unis n'a pas donné ses fruits en philosophie, gênée peut-être par la routine des *committees* de revues, d'éditeurs et d'universités.

Et en Espagne ? Le cas d'Unamuno est particulièrement clair ; le fait de l'avoir étudié ailleurs avec attention ⁽⁸⁾ m'autorise ici à être très court. Le problème se posait en Espagne, à la fin du siècle passé et dans les premières années de notre *xx^e* siècle, avec une extrême acuité, par la faute du manque de tradition philosophique immédiate. Ni Balmès ni les Krausistes n'offraient la moindre possibilité de version littéraire adéquate d'une pensée philosophique. Au contraire, ils se présentaient comme deux écueils qu'il fallait éviter. Unamuno représente, sans nul doute, ce que j'ai appelé la tentation littéraire, mais à un degré si éminent que cette tentation se dépasse elle-même et débouche dans une autre chose, qui est nouvelle. En effet, la nouveauté ne consiste pas en ce qu'Unamuno présente une philosophie habillée d'une draperie littéraire, mais plutôt en ce qu'en vertu de cette tentation et de son irrationalisme, il *renonce à faire de la philosophie*. D'autre part, comme il se mouvait au sein du problématisme inexorable de la philosophie, il écrivit des livres que nous pouvons dénommer « de la philosophie niée », comme, par exemple, *Du sentiment tragique de la vie chez les hommes et chez les peuples* (ici, le titre complet est indispensable), qui ne se présente que comme une « poésie ou une fantasmagorie, comme une mythologie en tout cas », bien qu'on y trouve, en 1913, beaucoup d'idées qui figurent parmi celles que nous retrouvons souvent aujourd'hui dans les ouvrages de philosophie.

Nous en arrivons ainsi à Ortega y Gasset. La préoccupation que, dans toute son œuvre, il a accordée à l'expression est bien connue.

De fait, la philosophie d'Ortega y Gasset signifie une rénovation *a radice* des façons de parler en philosophie. Non seulement l'article de journal et l'essai subirent dans ses mains une transformation, mais encore son innovation en est arrivée à la phrase elle-même et au sens de l'élocution, à ce que j'ai appelé « le *logos* ou le dire de la raison vitale » ⁽⁹⁾.

(8) Dès 1938, dans l'essai cité dans la note 9 ; dans *Miguel de Unamuno* et dans *Filosofía española actual* (Buenos Aires, 1948).

(9) Cf. le chapitre « La raison vitale en marche » dans *Philosophes espagnols de notre temps*, Paris, Aubier, 1954.

Et pourtant, c'est seulement après sa mort que l'on vit paraître sous son nom ce qui s'appelle un livre de philosophie : *La Idea de principio en Leibniz y la evolucion de la teoria deductiva*. Jusqu'à la publication de ses œuvres posthumes, on n'avait de lui que de brefs essais ou études, ceux qui composent *El Espectador*, *Historia como sistema*, *Ideas y creencias*, *Ensimismamiento y alteracion*, *Apuntes sobre el pensamiento*, etc... ou de livres *incomplets*. Par exemple, les *Méditations del Quijote* ne comprennent que la méditation préliminaire et la méditation première ; *El Tema de nuestro tiempo* n'est que le déroulement d'une leçon universitaire, suivie de plusieurs appendices relativement autonomes ; *Espana invertebrada* et *La rebelion de las masas* (mis à part le fait que, bien qu'étant des livres philosophiques, ils ne sont pas *formellement des livres de philosophie*) sont sans conclusion : rappelons-nous que le dernier chapitre de *La rebelion de las masas* porte ce titre : « On débouche sur la véritable question ». Le livre le plus étendu d'Ortega y Gasset, probablement le meilleur et le plus important, *En torno a Galileo*, est un cours de douze leçons universitaires que j'entendis en 1933 et d'ailleurs il n'est qu'une introduction au sujet annoncé. Ainsi, dans ces écrits, jamais n'est réalisée la pleine architecture du livre et, par conséquent, son auteur ne nous a pas donné sa version personnelle du genre littéraire correspondant à sa philosophie, alors que, dans cette philosophie, c'est une question centrale et décisive.

Ces indications rapides ont simplement pour fin de montrer combien est actuelle la question de la communication de la philosophie par le livre ; actuelle et profonde, car chercher les raisons de la crise dont nous avons réuni quelques signes serait écrire l'histoire même de la philosophie contemporaine.

Madrid.